

30 AOÛT 18... – N'ayant plus ma mère pour me mettre en rapport avec mes aînés, mon enfance connut peu d'êtres auprès desquels je pusse prendre conseil. Les grandes personnes perdent l'habitude de s'entretenir avec les enfants. Elles ne savent pas leur parler, et encore moins les comprendre. Les enfants les supportent malaisément et finissent par les prendre en horreur. Ils vivent seuls, entre eux. De loin en loin, arrive un ambassadeur. C'est presque toujours un vieux garçon, qui a l'âme d'une mère. J'ai connu le mien. Débarquant un jour à Bougival avec une boîte à peintures sur l'épaule, il en peignit tous les coins, but dans toutes ses guinguettes, et enfin, pour emporter un souvenir de la localité, comme on rapporte un souvenir de Venise, il enleva la fille du maire. Ce fut cet étranger qui me fit connaître le tremblement et la peur. Surtout, il me les fit comprendre. Il ne m'apparut point de nuit, travesti en épouvantail. Non. Mais, un matin, je le trouvai devant sa maison. J'avais les mains dans mes poches, et, tête haute, je sifflais : *Ninon a des boucles d'or.*

En m'apercevant, il s'arrêta. L'intérêt que son regard me témoignait était un honneur pour moi. Enfin, un homme à qui parler ! Il dit :

« Que t'arrive-t-il ? Tu as perdu tes mains ? »

Perdu mes mains ! pensais-je, les sachant dans mes poches ! Et le peintre continua, d'un ton curieux, compatissant et déférent :

« Peut-être te les a-t-on coupées ? »

Je restai saisi.

Je tremblais, suant, glacé, à l'idée de me voir sans mes mains, coupées par un boucher et suspendues à un crochet comme des abatis. Très peu sûr de moi-même et de ma mémoire, je retirai vivement les mains de mes poches, et les regardai.

En effet, elles pendaient à mes bras, mais mon émotion était trop grande pour me convaincre d'une telle vérité et je les fixai longtemps...

Le peintre s'en alla, me laissant perplexe. Cet homme venait de m'apprendre, à moi, enfant de cinq ans, le drame, la volupté de vivre, l'ivresse de notre rapide destinée.

12 SEPTEMBRE 18... – Mon voisin, le peintre – il se nommait Truchet –, ne me fit pas connaître seulement la peur. Ses paroles, ses questions étaient comme ses cadeaux, inquiétants pour un enfant. Jamais il ne m'offrit un sou pour acheter des bonbons, comme le font généralement les grandes personnes avec les

autres bambins. Non. Il me donna des montres démolies, plus intéressantes dans leur silence que si elles avaient marché. Je les tripotais pendant quelques jours et, lorsque je retournais voir le peintre, je ne manquais pas de lui dire :

« Vous savez... la montre que vous m'avez donnée, je l'ai ouverte et elle marche. »

Mettre en mouvement une montre, c'était pour moi un métier aussi subtil que celui d'inquisiteur pour un dominicain. Mon travail se réduisait, en réalité, à faire sauter le peu qui restait dans le boîtier et à le remplir d'huile. Dans le fond, sur l'huile, les engrenages brillaient plus dorés. La roue d'échappement était une bague de fée, et les rubis, des yeux de sirène vendus en série et au détail.

3 SEPTEMBRE 18... – Un autre cadeau dont le souvenir est resté gravé dans ma mémoire fut celui de quelques drapeaux avec leurs hampes. J'appris par eux ma première géographie. Truchet me donna un drapeau jaune avec un aigle noir au milieu, et me dit que c'était le drapeau japonais. La raison ? Parce qu'il était jaune...

Ensuite, il m'en donna un rouge, et me dit que c'était le pavillon des Cafres, qui aiment la

viande crue. Dans un de ses coins, il portait une croix de Saint-Georges, bleue sur fond blanc. Et il me répondit, quand j'insistai pour savoir ce que signifiait le canton de gauche :

« Ne t'occupe pas de ça ! C'est un échantillon que lui ont ajouté à Manchester les fabricants de drap. »

Ce sentiment géographique des Français est une bonne fortune pour eux. Le succès de plusieurs romanciers est dû à cet abandon de l'imagination des lecteurs. Ma géographie était digne d'un Français. C'est la faute à Truchet.

10 SEPTEMBRE 18... – En entrant dans les pharmacies, je m'imagine toujours entrer dans le Moyen Âge. Le pharmacien est le type parfait de savant d'alors. Ses bocaux ont des inscriptions latines comme les chapitres de la scolastique. Le Moyen Âge, c'est l'enfance d'un orphelin. Le monde avait perdu sa paternité grecque, et commençait à vivre par lui-même. Le Moyen Âge est le premier pas ferme de l'humanité. Le pharmacien, qui remplace le médecin dans les villages, c'est le savant encore incertain. Le pharmacien, c'est le Moyen Âge qui deviendra médecin. Il signifie la perte du caducée de Mercure et, avec lui, des ailes du

monde païen. Où sont-elles tombées ? Où les retrouve-t-on ? À l'enseigne des pharmaciens.

Cette odeur qui règne dans les pharmacies, qu'est-ce, sinon le relent de la science du Moyen Âge ? N'est-elle pas une odeur de suif et de mixtures ? N'y reconnaît-on point parfois les vapeurs du soufre ?

Faust est là, derrière les vitres. Ne fabrique-t-il pas les pilules agrégatives ou polycrêtes de Mesus, avec lesquelles les troupes de François I^{er} soignaient leur mal de Naples ?

Quand je demande au pharmacien de mon village, qui vend des sangsues comme au Moyen Âge, un peu de cyanure d'antimoine, il ouvre des yeux effarés. Ma demande est une hérésie pour lui. Le corps que je cherche est le comble d'une périlleuse aventure de l'alchimie, et, pourtant, je ne m'en sers que pour me frictionner la tête !

26 SEPTEMBRE 18... – Ce journal que j'écris, presque sans en avoir envie, dans le soir qui tombe, ce n'est pas toujours l'image de ce qui m'arrive, mais l'évocation de ce qui s'est passé, et dont le souvenir attarde son aile sur mon front...

J'eus le typhus à douze ans. Je crois l'avoir

gagné au bord de la Seine, en pêchant des bouchons. J'en avais un entrepôt, que je vendais au chiffonnier à la fin de la semaine. Les bouchons de bocaux arrondissaient ma fortune. En voici une statistique : sur cent bouchons, six de bocaux, quarante de bouteilles de champagne et de vins ; le reste de fioles de pharmacie. Ayant traversé les égouts de Paris et parcouru quarante-sept kilomètres dans la Seine, ils étaient venus échouer à Bougival.

Ces bouchons, que le chiffonnier faisait bouillir avant de les revendre, ont dû me donner le typhus, car mon successeur, un garçon du voisinage, fut plus tard atteint du même mal.

Après mes voyages fantastiques dans le délire d'une fièvre qui atteignit quarante-quatre degrés, chose jamais vue, et qui fit accourir à mon chevet des célébrités médicales et des curieux des universités de Paris, de Dijon et de Lille, je m'allégeai de deux kilos par jour, et perdis mes cheveux. Les personnes dont je fis la connaissance dans ces voyages autour de moi-même étaient chauves à ma ressemblance. Mes cheveux repoussèrent d'un ton encore plus roux, et un médecin qui me prit pour servir à ses expériences voulut démontrer que, comme j'habitais Bougival, terre voisine de celle de Croissy où l'on fait la culture intensive des carottes, il était

normal que la couleur de mes cheveux répondit, dans cette deuxième nature, au colorant du milieu ; bref, que mes cheveux rouges étaient le produit de l'horticulture qui m'entourait.

Ce fut ce médecin qui me fit connaître le plaisir des frictions. Celles d'ammoniaque, de quinine, de sulfure de chaux, et surtout celle à l'anhydrate de potasse, qui me laissa les cheveux verts pendant quelques heures. Le docteur Rochefort essaya sur ma tête d'autres réactifs qui donnèrent des résultats opposés à ses suppositions. J'ignore d'ailleurs où il voulait en venir.

Les frictions antipelliculaires furent le charme de ma jeunesse. Ces formules bizarres, appliquées sur mon cuir chevelu, m'électrifièrent le corps. Je ne crois ni à l'opium ni à la morphine, et l'éther sulfurique n'a jamais pu m'endormir. Ce sont les frictions de cyanure d'antimoine qui m'ont laissé cette démangeaison latente à la base de la nuque, et qui, parfois, à force de me gratter, me donnent un ulcère cuisant. La vaseline camphrée ne m'apportait aucun soulagement. Seul, le chlorure d'éthyle, dont la température oscille autour de quarante degrés au-dessous de zéro, me calmait un peu.

Les frictions ammoniacales étaient les seules que je pusse m'administrer, car je me les procu-

rais facilement. Au lieu d'aller au cirque le dimanche, j'allais chez le coiffeur. Quand mon père me donnait un franc, j'avais assez pour m'offrir trois frictions, mais comme l'alcali donne toujours une teinte grasseuse et sombre aux serviettes, en allant d'un coiffeur à l'autre, je me frottais la tête avec un journal du matin. L'encre encore fraîche tachait de nouveau mes cheveux, et ainsi la serviette n'avait pas à mentir ni le coiffeur à soupçonner mon système hygiénique.

Une seule fois, j'ai pu me faire une friction de sulfate de quinine. Je m'étais emparé, à la pharmacie de l'hôpital où j'allais avec une voisine que le pharmacien embrassait, d'un peu de ce sel si âcre. Pendant dix jours, je ne sentis rien sur ma tête. Je me couchais la nuit, et j'ignorais si mon front reposait sur l'oreiller ou s'il restait en l'air. Mon cuir chevelu était devenu ivre.

4 OCTOBRE 18... – Le Moyen Âge, encore ? Oui, en ce temps-là, tout avait une raison obscure et suggestive. L'observation était encore mêlée à la foi, et la foi n'est que la peur atavique, la lâcheté instinctive de l'homme. Puisque cette frayeur avait conçu Dieu, elle pouvait trouver la raison de tout. Tout avait une

cause au Moyen Âge. La nécessité de l'effet créait des causes stupéfiantes. Il n'y a que les enfants d'aujourd'hui qui soient capables de les comprendre et d'admirer combien elles sont belles dans leur mystère. Les hommes ont perdu le rythme du surnaturel. Montaigne dit :

« Passant à Vitry-le-François, je peu voir un
» homme que l'Évesque de Soissons avoit
» nommé Germain en confirmation, lequel tous
» les habitants de là ont cogneu et veu fille,
» jusques à l'aage de vingt-deux ans, nommée
» Marie ; il estoit à cette heure-là fort barbu, et
» vieil et point marié. Faisant, dit-il, quelque
» effort saultant, ses membres virils se produisi-
» rent et est encore en usage entre les filles de là
» une chanson par laquelle elles s'entravertis-
» sent de ne faire point de grandes enjambées,
» de peur de devenir garçons, comme Marie
» Germain. Ce n'est pas tant de merveille que
» cette sorte d'accident se rencontre fréquent :
» car si l'imagination peut en telles choses, elle
» est si continuellement et si vigoureusement
» attachée à ce subject, que pour n'avoir si
» souvent à rechoir en mesme pensée et aspreté
» de désir, elle a meilleur compte d'incorporer,
» une fois pour toutes, cette virile partie aux
» filles. »